

Expatriés à Pékin

De 2003 à 2005, Marielou et Thierry ont vécu une vingtaine de mois en Chine en tant qu'expatriés. Voici le regard qu'ils posent aujourd'hui sur différents aspects de leur aventure.

Le départ

Marielou : Avant de partir, on ne savait pas grand-chose de la Chine, on n'a pas eu beaucoup de temps pour se préparer. Tout est allé très vite.

Thierry : Je me souviens, je suis rentré un soir et j'ai dit sur le ton de la rigolade : « On va partir en Chine. » J'avais été contacté par un chasseur de tête qui me proposait de participer à la création d'une entreprise pour le compte d'un grand groupe d'assurance français. Un mois plus tard, j'ai accepté l'emploi offert et démissionné de mon ancien poste. Peu de temps après, je débarquais à Pékin avec ma petite valise.

M. : On avait invité un copain qui venait d'épouser une Chinoise. Elle m'a expliquée par exemple ce que c'est que les *hutong*, les pittoresques ruelles typiques de Pékin. J'ai aussi interrogé des per-

sonnes qui avaient voyagé là-bas, notamment sur la pollution à Pékin.

Un marché qui fait rêver

T. : Il ne faut pas exagérer. Dans mon secteur, la Chine n'est pas un marché d'un milliard de clients. Il y a peut-être quelques dizaines de millions de clients potentiels, les gens plus aisés, répartis sur un territoire gigantesque. L'intérêt est que c'est un marché en devenir, alors qu'ailleurs (Europe, Etats-Unis...), les parts de marché sont déjà prises et la croissance est moribonde. Cela vaut d'ailleurs pour d'autres types d'activité économique. En Chine, beaucoup de choses restent à faire, et cela fait rêver.

Choc des cultures

T. : La difficulté, c'est qu'il y a tout un système bureaucratique relativement

lourd. En particulier lorsque, comme dans mon cas, il s'agit d'activités économiques nouvelles pour la Chine. Les administrations sont dans un processus d'apprentissage et tout prend plus de temps. Il faut discuter énormément, expliquer ce qu'on veut faire, pourquoi et comment on veut le faire. Il y a deux mondes face à face : celui des affaires, avec ses exigences de rentabilité et d'efficacité, et celui hérité du système étatique, dans lequel on ne se souciait pas de ces critères. Je ne sais pas si mes interlocuteurs étaient imprégnés d'une culture chinoise millénaire. Mais ils étaient certainement marqués par le système bureaucratique maoïste. Dans cette tradition, la politique est au centre de l'activité. La communication n'est pas évidente entre, d'un côté, une approche politique idéologique, même si c'est une idéologie à géométrie variable et, de l'autre, une approche purement économique et financière.

Souvenirs, souvenirs. Thierry, Marielou et Thomas dans la Cité interdite (© Marielou et Thierry)



Enveloppes rouges

T. : Les « *guanxi* », les « relations »... – en Chine, tout fonctionne ainsi. Les rapports les plus simples fonctionnent comme cela : dans la rue, avec la police, les administrations. Pour eux, c'est normal, mais pour nous, c'est gênant. Ce n'est pas comparable aux « relations » qu'il convient de cultiver au Luxembourg. Pour ma part, je n'ai jamais été confronté directement ou indirectement à de telles pratiques au Luxembourg. Mais là-bas, si tu veux obtenir quelque chose, même si tu y as droit, il faut accepter de payer selon des mécanismes bien rodés. Comme les gens gagnent peu d'argent, tout le monde touche d'une manière ou d'une autre pour s'assurer un revenu complémentaire. Il y a tout

un truc organisé autour de cela, avec les fêtes de Nouvel An, où il faut faire des cadeaux, les fameuses enveloppes rouges. Et, bien sûr, de la part des étrangers, on attend une enveloppe un peu plus épaisse.

La débrouille – merci l'Ayi !

T. : Tant que tout va bien, le fait de ne pas parler la langue ne pose pas de problème. Les premiers mois, quand j'étais encore seul à Pékin, je me suis par exemple débrouillé pour manger dans les restaurants. Certes, on ne comprend rien aux cartes en chinois. Mais quand je voyais que mon voisin de table mangeait quelque chose qui avait l'air appétissant, je le montrais du doigt. Parfois même, le voisin me faisait comprendre par des signes de la main : « Prends tes baguettes et vas-y, goûte ! » C'est très sympathique, on boit un verre ensemble. Bien sûr, on ne peut pas discuter à cause de la langue, mais ce n'est pas grave. A Pékin, les gens sont très conviviaux.

M. : A la maison, l'Ayi, la femme de ménage, était d'une grande aide. C'est elle qui réglait les factures du téléphone et, en cas de panne, elle appelait les artisans ou les services. Une fois, elle a discuté pendant une demi-heure avec eux, alors j'ai demandé ce qui se passait. Elle m'a dit que le plombier n'avait pas les bons outils, mais qu'il allait revenir le lendemain. Il fallait avoir confiance et attendre.

T. : En cas de problème, on pouvait se faire aider au bureau. Je passais le GSM à un ou une collègue de bureau chinois, hop hop, ça parlait et on arrivait à se débrouiller. Mais cette façon de faire n'était pas liée à notre statut d'étrangers. Entre eux, c'est également la débrouille. Même dans la vie professionnelle, cela fonctionne ainsi : on parle, on trouve une solution. Ce n'est pas toujours optimal, mais cela marche quand même, et on avance cahin-caha.

Positiver

T. : Au-delà de l'obstacle de la langue, il y a un écart entre les mots prononcés et leur sens effectif. Par exemple, quand je dis « en principe, cela devrait fonctionner », c'est que j'estime que cela va fonctionner, mais je prends une précaution oratoire parce qu'il peut y avoir des imprévus. Or quand un Chinois dit qu'« en principe, cela devrait aller », cela

n'a pas le même sens. Il veut exprimer qu'il y a peut-être une chance sur deux qu'il y ait des problèmes, alors que moi, je crois comprendre qu'il y a 95 chances sur cent qu'il n'y aura pas d'accroc. C'est une grande source de malentendus.

Ensuite, ce qui m'a posé problème, ce sont les incertitudes liées au projet. Ou plutôt la manière de se comporter par rapport à ces difficultés. Cela n'a pas été évident pour moi de réagir comme les Chinois : conserver son calme en réunion, même face à un développement catastrophique ou une mauvaise foi évidente. C'est contraire à mon mode de fonctionnement normal que de garder une extrême réserve, de rester « positif » en toutes circonstances. Eux, même s'ils voient qu'on fonce droit dans le mur ou s'ils se contredisent entre deux tours de négociations, ils restent extrêmement sereins – ou se donnent en tout cas cette apparence.

Bébé à Beijing

M. : Ce qui m'a le plus surpris ? Quand j'ai rejoint Thierry, j'ai amené mon bébé de six semaines. Donc, il y a eu beaucoup de changements en même temps : j'ai déménagé, ma situation de famille a changé et j'ai arrêté de travailler. C'est peut-être le contact avec les gens dans la rue qui était différent, un contact assez direct. Quand je me promenais avec mon bébé, il y avait des dames qui m'adressaient la parole, qui me critiquaient, me disant que mon enfant n'était pas assez chaudement habillé ou qu'il avait faim. En chinois, bien sûr. Donc, au début je n'y comprenais rien. Mais après, j'ai pris des cours et je pouvais répondre. Evidemment, je n'avais pas de conversations très poussées avec les gens, c'était de l'ordre : « Est-ce que c'est un garçon ou une fille ? Quel âge a-t-il ? »

En général, les Chinois sont très aimables envers les enfants. On ne s'en rendait pas compte sur le moment, mais par exemple l'accueil dans les restaurants était extrêmement attentionné. Souvent, une serveuse prenait Thomas de sa propre initiative, s'occupait de lui et en faisait l'attraction du restaurant. On n'avait jamais l'impression de déranger. C'est vrai que les grand-mères qui s'intéressaient à nous, qui me disaient tout le temps que je ne faisais pas bien les choses, ça m'énervait parfois. Mais avec le recul, je trouve cela très intéressant. Elles disaient cela juste pour par-

ler. Il y avait vraiment un grand intérêt pour l'enfant. Et comme en plus, on est des Occidentaux, cela devait être un peu exotique pour eux. Quand je suis revenue au Luxembourg, au début, j'étais vraiment surprise : au supermarché ou dans la rue, les gens ne s'arrêtaient pas tous devant ma poussette pour me dire que j'avais vraiment un bel enfant.

Du matin au soir

M. : L'Ayi venait tous les jours, elle m'aidait beaucoup. Je n'étais pas habituée à cela, donc j'ai dû m'habituer à ne pas tout faire moi-même. Quant aux courses au supermarché, j'ai eu une leçon avec ma prof de chinois, on y est allées ensemble. Puis, il y a les magasins spécialisés pour les étrangers, qui ont des produits français, américains, australiens – bien plus chers, bien sûr.

T. : Tout est ouvert jusqu'à dix heures du soir : les supermarchés, mais aussi les magasins de vêtements, tout. Il y a beaucoup d'activité le soir, dans les rues. A Pékin, particulièrement en été, on peut se promener le soir, il y a toujours quelque chose à voir. Des coiffeurs de rue ou de la danse sur les petites places. Ce n'est pas pour les touristes, ce sont des couples de chinois qui s'amusent, avec des danses modernes ou des danses folkloriques.

Y retourner

M. : C'est une époque de notre vie de laquelle on garde de bons souvenirs. Et puis, je suis un peu restée sur ma faim. Même les moments où je n'ai pas été heureuse là-bas me donnent envie de mieux connaître la Chine, de renouveler cette expérience d'une autre façon.

T. : Et puis, il y a des gens fort sympathiques, une grande convivialité. C'est un pays qui m'intéresse plus aujourd'hui qu'avant d'y aller. Ces deux ans en Chine m'ont permis de développer une vision critique de l'actualité et des discours officiels.

M. : On veut y retourner, revoir les quartiers qui nous sont familiers, qu'on a traversés tous les jours..., surtout voir s'ils sont encore là. Pour nous, Pékin, ce n'est pas forcément la place Tiananmen ou la Cité interdite, mais plutôt les petites ruelles et les grands boulevards qu'on connaissait bien.

(Propos recueillis et rédigés par RK)